

remarquable — de fait, mes facultés d'imagination sont simplement développées d'une façon extraordinaire : et croyez-moi, tout secours qu'il me sera possible de vous donner au sujet de votre petite pièce, je le ferai.

— Vous me direz la vérité, j'espère, Monsieur, interrompit Clinton ; vous n'essayeriez pas d'épargner mes sentiments. Je compte sur votre opinion sincère.

— Et vous allez l'avoir, mon cher garçon, reprit l'autre avec chaleur. Si votre pièce ne me plaît pas, je vous le dirai candidelement ; si elle me va — eh bien, je ne vous donnerai pas un espoir qui ne se réaliserait peut-être pas, mais je serais vraiment heureux de rendre service à un ami de Moore. Voyons, commencez.

— Et vous ne laisserez pas ma mauvaise lecture porter préjudice à la pièce ? continua l'auteur palpitant, avec un sourire embarrassé. On prétend que les auteurs ne savent pas lire leurs propres ouvrages.

— C'est la pure vérité, mon garçon, j'en sais quelque chose, assura Warden en riant. Je le dis sans vanité, il n'y a pas de meilleur déclamateur que moi ; mais je suis comme les autres, je ne puis lire mes pièces.

— Je ne savais pas, monsieur, que vous fussiez écrivain en même temps qu'acteur, s'écria Clinton, malgré lui.

Se levant rapidement, Warden traversa la salle.

— Venez par ici, dit-il d'un ton enjoué.

Avec une contenance plutôt craintive, Clinton plaça son manuscrit sur la table et rejoignit le directeur qui se tenait devant une bibliothèque pleine de livres.

— Voyez-vous cette rangée de volumes in-quarto ? demanda le pétulant petit homme, la tête posée de côté, et les yeux luisant d'intérêt.

— Oui, bredouilla Clinton.

— Rien que des manuscrits reliés, mon cher ; écrits par moi, tous tant qu'ils sont. Regardez ici. En voilà des titres à effet ! *Le Scorpion humain*, *Hérodé dépassé*, *La main rouge*. Un splendide caractère d'homme dans le *Scorpion humain*. Irving n'a pas paru le remarquer ; malgré cela — je le dis en toute modestie — je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un tel caractère tracé avant celui-là. Il aurait frappé un fameux coup en jouant ce personnage. A présent, dans *Hérodé dépassé*, la partie de l'homme est fortement tracée, plus fortement, je puis le certifier en toute confiance, que bien d'autres qu'on trouve dans les pièces ; un homme qui doit dire, dans la dernière scène : " Je ne suis pas un meurtrier, je méprise le terme ! Je suis Némésis ! Les autres tuent dix personnes, ils assassinent en détail. Moi, je fais un holocauste du monde entier ! " Vous ne trouverez un passage du genre de celui-là dans aucune des pièces que je connais. *La main rouge*, aussi, a de magnifiques parties, simplement magnifiques ! Si un homme désire avoir une occasion d'exprimer de la tendresse, de déclamer avec passion, de participer à de la haute comédie, il ne saurait mieux choisir — j'en parle impartialement — que le héros de *La main rouge* ; quant au *Scorpion humain*, c'est simplement une inspiration dramatique ! Jamais, auparavant, on n'a songé à une telle situation. Le *Scorpion* est un homme honnête, remarquez bien, un caractère noble, mais il souffre d'une affliction étrange. Les bouts de ses doigts piquent tous ceux qu'il touche, et la blessure est vénimeuse ! C'est là le point, voyez-vous. C'est une idée étonnante, sa mère meurt mystérieusement, et dans la dernière scène il se suicide d'une façon très curieuse. Toute originale, je vous assure. Il se pique lui-même — comprenez-vous ? Irving, avec ses longs doigts blancs, aurait fait votre sang se figer. Mais, là, les hommes les plus habiles ne savent pas toujours reconnaître leurs chances. Quant à la manière dont le sujet du *Scorpion humain* fut suggérée à mon esprit, c'est un cas extraordinaire. Voyez-vous, les combinaisons passent par moments dans votre cerveau...

— C'est réel, s'écria Clinton, respirant avec peine, c'est très réel. Le sujet de cette petite pièce, que je suis venu vous lire, par exemple, m'est venu tout d'un coup.

Laissant le volume qu'il avait à demi retiré du rayon,

Warden se passa les doigts dans les cheveux et revint à la hâte vers la table.

— Eh oui, à propos, j'avais oublié ! murmura-t-il d'un ton de repentir. Je dois m'excuser, vraiment. Voyons, asseyez-vous et commencez. J'ai fini mon déjeuner et suis tout à vous. Les autres sont très en retard aujourd'hui, je suppose.

— Je n'ai pas encore nommé la pièce, expliqua Clinton.

— Vraiment ? s'écria Warden en s'avançant sur sa chaise. Je pourrais vous aider sur ce point. Je suis spécialement fort sur les titres.

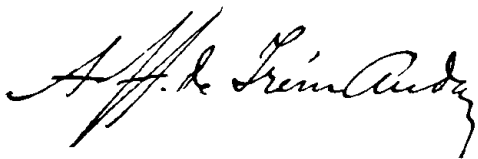
Le front couvert de sueur, Clinton commença rapidement, ne prêtant aucune attention à l'interruption :

— Voici quels sont les caractères représentés : le révérend Félix Findlater ; Frederick Hammer ; Joseph, homme de pied ; Sybil Findlater ; Emma, servante. La scène se passe dans le salon à...

Clinton s'arrêta brusquement. La porte s'ouvrait doucement, et un homme âgé, le visage orné de lunettes, entra.

— Ah ! bonjour, Browne, s'écria le directeur, de bon cœur. Allons, approchez, mon vieux, votre déjeuner froidit. Voyons, qu'allez-vous prendre ? Du jambon, du foie, du poisson ? Mais, d'abord, laissez-moi vous présenter M. Georges Clinton, un ami de Jack Moore, qui est venu me lire une pièce.

L'auteur et le secrétaire se saluèrent, tandis que Warden continuait d'un ton jovial :



(A suivre)

LE RETOUR A DIEU

Mme Octave Feuillet vient de terminer, dans une grande revue parisienne, l'intéressante série de ses *Souvenirs et Correspondances*. Voici une page singulièrement émouvante, sur les derniers jours et la conversion de son père :

A la fin de l'année 1872, j'eus la douleur de voir mon père s'affaiblir de jour en jour. Bientôt les médecins nous firent entrevoir une catastrophe prochaine. Cependant mon père conservait toute sa force d'âme, toute sa sérénité. Il sortait encore chaque jour, appuyé sur sa canne, et quand on lui conseillait le repos il répondait tranquillement : " J'en aurai bien assez dans la tombe ! " Ce courage, la parfaite lucidité de son esprit, sa discrétion à nous cacher ses maux, nous laissaient encore quelques illusions. Quand nous le voyions dans sa serre, au milieu de ses fleurs, un journal à la main, accueillant aimablement les visiteurs, nous nous disions : " Il est là pour longtemps. "

Un jour, dans cette même serre où j'étais venue l'embrasser, il me dit d'une voix plus émue que de coutume :

— Ma fille, j'ai à te faire une confidence un peu triste ; cependant, ne t'afflige pas. Sois forte pour me laisser fort moi-même. La mort vient, je le sens. Je ne veux pas qu'elle me prenne sans que je sois préparé à la recevoir. J'ai toujours cru en Dieu, mais, depuis de longues années, j'ai cessé de le servir. Le temps est venu de me rapprocher de lui. Je me suis confessé ce matin et je recevrai demain la communion. Si votre mère voit cela de là-haut, elle dira : " Voilà mon rêve accompli... "

Je tombai aux genoux de mon père, couvrant ses mains de baisers ; il me releva doucement : " Pas d'émotion, me dit-il, pas de larmes. Ne me prends pas mon courage... " Et comme il voyait que ma douleur allait faire explosion malgré mes efforts pour la contenir, il ajouta : " Je te jure, ma pauvre enfant, que ce que je ferai demain ne me fera pas mourir plus vite. Qui sait, au contraire, si cette paix, ce contentement du devoir accompli ne me donneront pas quelques jours de plus ? " Et sur cette pensée consolante, il m'attira sur son cœur.

Le lendemain, au fond de notre vieille cathédrale, la petite chapelle du Rosaire se mit en fête. On y porta des fleurs. On y alluma des cierges. On y jeta des tapis, comme pour les messes de mariage. De beaux fauteuils dorés furent portés devant l'autel. Dans l'un d'eux, mon père se plaça ; tous ses enfants l'entourèrent.

Pendant cette matinée, mon père avait voulu grouper autour de lui, non seulement ses enfants, mais encore ses parents, ses amis, ses domestiques, ses pauvres.

— Je désire, avait-il dit, que mon retour aux pratiques religieuses s'accomplisse au grand jour et serve d'exemple. Dans un temps comme le nôtre, les honnêtes gens doivent imprimer le souvenir d'une foi chrétienne dans l'âme de ceux qui restent pour lutter avec la vie.

On accueillit ses vœux, et tous ceux qui l'avaient connu et qui l'aimaient remplirent la petite chapelle. Mon père, appuyé sur ses deux fils, entendit, debout, le service divin. Au moment où le prêtre sortit l'hos-tie du tabernacle pour la poser sur ses lèvres, il voulut s'agenouiller ; mais, ne le pouvant pas à cause de ses genoux raidis, il courba simplement la tête. Quand il la releva, nous vîmes quelques larmes sur ses pauvres joues.

Après une longue méditation, il quitta l'église. Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture. Comme je lui baisais la main en lui disant au revoir :

— J'ai bien prié pour toi ! me dit-il.

Quelques semaines plus tard, le vieillard, redevenu chrétien, mourut frappé subitement de paralysie, avec ce qu'il avait appelé si justement " le contentement du devoir accompli. "

CURIOSITÉS.—ETYMOLOGIE

Mirobolant veut dire admirable, merveilleux. Ce mot vient de *Miro*, en vieux français médecin, et de *bolus*, pilule. Au XVII^e siècle, Hauteroche, auteur dramatique, mit sur la scène un savant médecin (*mire*) qui traitait tous ses malades avec des pilules (*bolus*) et auquel il donna le nom de Mirobolant.

Le mot liard, ancienne monnaie de billon, tire son nom de Hugues Liard, dauphin du Viennois, qui en fit fabriquer le premier. On dit un liard comme on dit un louis, un napoléon. Les liards étaient d'abord de couleur grise et valaient trois deniers. Vers le milieu du XVII^e siècle, on en fit en cuivre rouge qui ne valaient que deux deniers ; de là l'expression populaire : il ne possède pas, il ne vaut pas un rouge liard.

A une certaine époque du moyen âge, les écoles de Paris payaient une redevance au premier chantre de Notre-Dame. Plusieurs maîtres, pour s'affranchir de cette obligation, s'en allaient avec leurs élèves faire la classe en cachette dans les champs, derrière les buissons voisins de la ville. De là vient le nom d'écoles buissonnières donné à ces écoles de contrebande. Depuis, le sens de cette locution a changé ; faire l'école buissonnière veut dire : ne pas aller à l'école et jouer ou dormir à l'ombre des buissons comme aiment à le faire les écoliers paresseux.

LES ÉPIS DU PAUVRE

Moissonneurs, sans plaindre vos peines,
 cueillez les blés mûrs dans les plaines,
 Le blé, notre bien le plus cher !
 Ce grain d'or sous sa pâle écorce,
 C'est le germe de notre force,
 C'est notre sang et notre chair.

Pour le pauvre, en liant la gerbe,
 Laissez quelques épis dans l'herbe ;
 Qu'il glane un peu de ce bon grain.
 Puisse-t-il dans un champ prospère,
 Voir tous les fils du même père,
 Unis autour du même pain !

V. DE LAPRADE.